



**HAL**  
open science

# Les satrapies perses orientales et l'anabase d'Alexandre le Grand

Olivier Bordeaux, Christie Osmund Bopearachchi

## ► To cite this version:

Olivier Bordeaux, Christie Osmund Bopearachchi. Les satrapies perses orientales et l'anabase d'Alexandre le Grand. Cédric Ferrier. Histoire ancienne et médiévale de l'Inde du Nord (VIe s. avant notre ère, XIIIe s. après), Presses universitaires de France, pp.67-92, 2025, Nouvelle Clio, 9782130577591. ⟨halshs-04998346⟩

**HAL Id: halshs-04998346**

**<https://shs.hal.science/halshs-04998346v1>**

Submitted on 20 Mar 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# Les satrapies perses orientales et l'anabase d'Alexandre le Grand

*Olivier Bordeaux (chargé de recherche, CNRS-ArScan, équipe « Archéologie de l'Asie centrale ») et Osmund Bopearachchi (directeur de recherche, CNRS-AOrOc)*

## PERSPECTIVES GÉOGRAPHIQUES

À l'époque achéménide, l'Inde du Nord-Ouest, qui se situe à l'est de l'Afghanistan et au nord du Pakistan, fait partie intégrante de l'empire perse. Ces régions comprennent les terres fertiles des vallées inférieures de Kaboul et du Swat ainsi que la partie inférieure de la haute vallée de l'Indus, et sont centrées autour des anciennes cités de Puṣkalāvātī (moderne Charsadda) et Takṣaśīlā (moderne Taxila). L'appartenance de l'Inde du Nord-Ouest à ce qu'il est fréquent d'appeler l'« Asie centrale », terme que nous utiliserons à plusieurs reprises, dépend largement des auteurs et de leur définition de celle-ci (Morris, 2019a). Sans vouloir trancher le débat sur ce point précis, les liens forts et pérennes entretenus par ces deux importantes régions, qu'ils soient historiques, culturels, sociaux ou encore économiques, plaident en faveur d'une étude commune.

Il est nécessaire de rappeler ici que les territoires occupés par les Grecs et leurs prédécesseurs perses ainsi que par leurs successeurs indo-parthes, indo-scythes, yuezhi et kouchans correspondent à l'Afghanistan actuel, au Pakistan, à l'Inde du Nord-Ouest et aux républiques centrasiatiques d'Ouzbékistan et du Tadjikistan. Géographiquement et historiquement, ces régions peuvent être divisées en deux zones distinctes de part et d'autre des hautes chaînes de montagnes de l'Hindou Kouch, qui n'a cependant jamais joué un rôle de frontière infranchissable (Gardin, 1998 ; Francfort, 2003). Les régions situées au nord de l'Hindou Kouch correspondent globalement à la Bactriane et à la Sogdiane, tandis que celles au sud correspondent à l'Arachosie, aux Paropamisades, au Gandhara et au Panjab.

Les particularités géographiques de ces deux larges zones aident à mieux comprendre le schéma de répartition des différents royaumes établis dans ces

régions. La Bactriane et la Sogdiane sont dominées par les chaînes de montagne du Pamir et de l'Hindou Kouch, lesquelles culminent à plus de 7 700 mètres d'altitude et sont constamment enneigées. Elles se caractérisent, comme la plupart des régions d'Asie centrale, par d'impressionnants sommets, de hauts plateaux, de larges déserts et d'étroites vallées, dans lesquelles les implantations humaines tendent à se concentrer afin d'exploiter au mieux les rares bandes de terres agricoles (Gentelle, 1989 ; Francfort et Lecomte, 2002). En raison des difficultés entraînées par son franchissement, l'Hindou Kouch constitue un marqueur géographique fort entre ces deux aires, influençant substantiellement l'histoire des Grecs et de leurs successeurs dans le Gandhara et les régions environnantes.

De manière globale, les installations sédentaires se concentrent autour des rivières et des oasis dans les plaines, lesquelles sont très souvent mises en valeur par des canaux d'irrigation depuis au moins l'âge du bronze : on retiendra notamment l'oasis de Bactres (Besenval, Marquis et Fouache, 2009) et la plaine d'Al Khanoum. Le climat est de type semi-aride froid, encourageant le pastoralisme et la chasse en ce qui concerne la production de viande. L'excellente réputation de la Bactriane en termes de qualité de son sol dépasse largement ses propres frontières, et Strabon nous apprend notamment que cette région est propice à toute culture, hormis celle de l'olivier (Strabon, XI, 11, 1). En remontant les rivières de Bactres et Kunduz, la Bactriane communique avec la vallée de Kaboul et s'ouvre sur les plaines indiennes par la vallée de Bamiyan et la passe de Shibar à l'est, ou encore par celui de Khawak à l'ouest.

Dans les piémonts de l'Hindou Kouch et de l'Himalaya, les vallées étroites mais extrêmement fertiles d'Hunza, de Chitral et surtout du Swat offrent des conditions idéales d'installation. Contrairement aux régions septentrionales, les territoires du sud de l'Hindou Kouch sont représentés par les larges bassins versants et les vastes plaines de Bannu et de Peshawar, et par la présence de rivières comme l'Indus et le Swat. Le climat de l'Inde du Nord-Ouest varie entre des régions semi-arides de type steppique, et d'autres beaucoup plus humides, avec notamment des épisodes de mousson. La vallée de l'Indus et les grandes plaines du Panjab, traversées par cinq rivières majeures (l'Indus, la Jhelum, la Chenab, la Ravi et la Sutlej), se caractérisent par la richesse de leur environnement et la fertilité de leurs terres, et constituent la région la plus riche du Pakistan actuel. Ces conditions particulièrement propices à l'installation humaine mèneront à l'apparition de la florissante civilisation de l'Indus (ou harappéenne), qui perdura de 2500 à 1900 (sauf indication contraire, toutes les dates sont avant notre ère), avant de disparaître très probablement en raison d'une aridification progressive du climat. Les villes sont ainsi progressivement abandonnées, et les populations habituées à subsister dans ce contexte migrent en direction de la plaine gangetique. Dès lors,

la culture du riz et du millet, alors balbutiante, supplante celle du blé et de l'orge et entraîne mécaniquement le développement de l'agriculture irriguée (Bates, Petrie et Singh, 2016).

Durant le II<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> millénaire, la vallée de l'Indus passe par ce que les spécialistes appellent la période védique, qui tire son nom des quatre *Veda*, les textes hindouistes canoniques (*Rgveda*, *Sāmaveda*, *Yajurveda* et *Atharvaveda*), lesquels sont composés durant celle-ci et témoignent de l'émergence de la langue sanskrite. Les données archéologiques démontrent qu'il existe une certaine continuité matérielle avec la céramique de la civilisation de l'Indus, désormais remplacée par une céramique noire et grise, puis grise peinte (*painted grey ware*), caractéristique de la période. De même, il n'est pas exclu qu'une partie de l'héritage culturel et idéologique pré-védique ait pu ainsi se transmettre à la civilisation indienne (Jarrige, 1995).

Parmi ces régions, celle du Gandhara occupe véritablement une place à part : celle-ci forme un triangle entre plaine et montagne, entre le plateau iranien et le sous-continent indien, entre l'Afghanistan et le Pakistan. Plusieurs routes commerciales et voies de passage traversent le Gandhara : la « route du Karakoram », vers le nord-est et le Xinjiang, puis la Chine par le col de Khunjerab, et la « route de la soie » vers le nord-ouest et l'Hindou Kouch, puis la Bactriane par le défilé de Khyber (Cambon, 2010). Le Gandhara représente ainsi un espace intermédiaire bien défini, mais inséré dans un espace géographique beaucoup plus large.

La région du Gandhara ne peut être isolée de ses voisins géographiques immédiats, dans ce que les historiens modernes désignent sous le nom de Grand Gandhara : la haute vallée du Swat, la région de Dir et le district de Bajaur dans la province de Khyber Pakhtunkhwa, ainsi que Bégram-Kapisi et Haḍḍa en Afghanistan. La région de Bégram-Kapisi, située au pied l'Hindou Kouch dans l'ancienne région historique des Paropamisades, et dont Alexandre du Caucase fut la ville la plus notable, doit être considérée comme faisant partie du Grand Gandhara, à la lumière des liens étroits existant entre « l'école de Bégram » et les premières productions artistiques du Gandhara.

Lors du règne du roi kouchan Kaniška I<sup>er</sup> (127-150 de notre ère), Bégram-Kapisi fut la ville la plus prospère de la région, ainsi que l'ont démontré les découvertes archéologiques du « trésor de Bégram », fouillée par les archéologues de la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) en 1936 et 1946 (Cambon, 1996 pour un résumé des fouilles franco-afghanes). Le nom de Kapisi nous est connu par des monnaies posthumes d'Eucratide I<sup>er</sup> (171-145), datées de la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle, qui présentent au revers la divinité poliade de cette ville et la légende disposée *Kavisīye/nagara/devata* (Bopearachchi, 1991). A. Foucher fait le rapprochement entre *Kalasi* et *Kavisi*, sanskrit *Kāpisi* (Foucher, 1941). Les objets mis au jour par Joseph et Ria Hackin dans les chambres 10 et 13 du site 2 durant les campagnes de 1937 et 1939

constituent ce qui est communément appelé le « trésor de Bégram » (sur la chronologie de ce trésor, voir Morris, 2017). Ces découvertes, remarquables tant sur le plan quantitatif que par leur valeur artistique, se composent d'objets de nature et d'origine diverses. Parmi ceux-ci figurent des ivoires sculptés en provenance du sous-continent indien, des objets romains en plâtre, bronze ou verre et des fragments de laques chinoises. Les moules en plâtre, les statues de bronze et la vaisselle fine en verre décorée de scènes de la mythologie gréco-romaine trouvés durant les fouilles constituaient les objets de luxe habituellement importés depuis Alexandrie d'Égypte par les routes commerciales terrestres et maritimes.

## I. L'EMPIRE ACHÉMÉNIDE ET LE MONDE INDIEN

### 1. LES SATRAPIES ORIENTALES DE L'EMPIRE ACHÉMÉNIDE

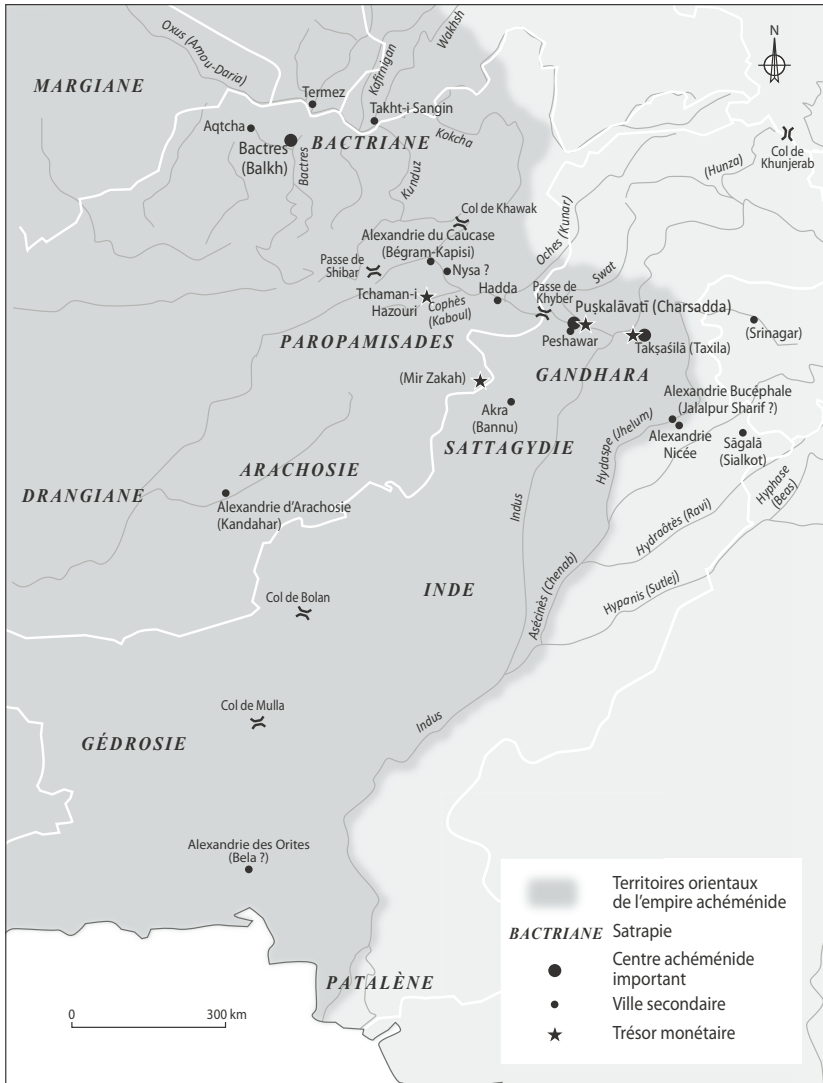
À son apogée au V<sup>e</sup> siècle, l'empire achéménide ou perse s'étend des rives occidentales de l'Asie Mineure jusqu'à la vallée de l'Indus, et des côtes septentrionales de la mer Noire jusqu'au moyen bassin de l'Égypte et la majeure partie du pourtour du golfe Persique. Cyrus le Grand (557-530), fondateur de l'empire achéménide, est à l'origine d'une grande partie des conquêtes et de l'expansion de cet empire, à travers ses campagnes contre les Scythes et en Asie centrale, et la fondation de villes majeures (Cypopolis, Pasargades). Ses successeurs, Cambyse II (530-522), Darius I<sup>er</sup> (522-486) et Xerxès I<sup>er</sup> (486-465), participeront également à l'élargissement de l'empire. Cet immense espace est divisé en satrapies dont les gouverneurs, les satrapes, se soumettent à la volonté du Grand Roi. Parmi celles-ci, les satrapies les plus orientales nous sont en particulier bien connues grâce aux bas-reliefs de l'escalier de l'Apadana de Persépolis, la capitale de l'empire achéménide, sur lesquels les populations des différentes composantes de l'empire sont représentées apportant à Darius I<sup>er</sup> hommage et cadeaux : y sont ainsi figurés les Bactriens, les Sogdiens, les Arachosiens, les Ariens, les Gandhariens, les Drangianiens et les Indiens (Gershevitch, 1985 ; Briant, 1996 ; Schmidt, 1953 ; voir aussi Curtis et Tallis, 2005). Ces derniers sont parés de leurs vêtements et accessoires distinctifs, tels le pagne et les sandales pour les Indiens, le chameau pour les Bactriens ou encore le buffle d'Asie pour les Gandhariens (Briant, 1996). Hérodote livre une liste des peuples occupant les parties orientales de l'empire, ainsi que le montant des tributs qui leur est réclamé : « Parmi les peuples de Bactriane et ... (?) paient 360 talents et les

Indiens 360 talents comme tribut au Grand Roi » (Hérodote, III, 94). Les Indiens, qui forment le vingtième nome à eux seuls, payent un tribut constitué de poudre d'or recueillie grâce à l'orpaillage dans la région du Dardistan, dans la vallée du Haut-Indus (Vogelsang, 1989). À noter que ce que les Perses appellent « Gandhara » correspond aux Paropamisades.

Les modalités de la conquête des vastes territoires de l'Asie centrale par les Perses ne sont pas connues, car passées sous silence par Hérodote (I, 177). S'il semble possible que Cyrus soit parvenu jusqu'à la vallée de l'Indus, il paraît en revanche établi qu'autour de 518 Darius I<sup>er</sup> mena une expédition partant de cette vallée et ayant pour objectif celle du Nil (Hérodote, IV, 44). Dans l'inscription de Bisotun, située en Iran occidental et datée autour de 520/518, les Bactriens, les Gandhariens et les Sattagydiens font partie des peuples que domine Darius I<sup>er</sup> (inscription DSaa dans Lecoq, 1997). Par la suite, l'Inde et ses régions voisines du Nord-Ouest ne sont plus que très rarement mentionnées avant que les récits des conquêtes d'Alexandre ne viennent combler cette importante lacune : quelques allusions permettent néanmoins de constater que l'Asie centrale et l'Inde restent dans le giron de l'empire achéménide aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, sous forme de dons, de tributs et de contingents militaires (Hérodote, III, 90-95 et VII, 62-68 ; Briant, 1996). Au nord de l'Hindou Kouch, il est probable qu'à l'époque de Darius III (335-330) le satrape de Bactres détenait des responsabilités militaires et peut-être administratives non seulement sur la Bactriane, mais également sur la Sogdiane. Au sud, on peut raisonnablement affirmer que Taxila était la capitale achéménide de la région, et que l'Indus formait la frontière extrême-orientale de l'empire (Fleming, 1993 *contra* Karttunen, 1990). La présence de dariques et de sicles royales achéménides frappées du type du roi-archer courant dans la position archaïque de genuflexion ou en porte-javeline dans les trésors de Tchaman-i-Hazouri découverts près de Kaboul (Curiel et Schlumberger, 1953), de l'Oxus (Bellinger, 1962) et de Bhir Mound à Taxila (Marshall, 1951) démontre clairement la présence de l'autorité achéménide dans ces régions.

## 2. LA PRÉSENCE ACHÉMÉNIDE EN INDE À LA LUMIÈRE DES DONNÉES MATÉRIELLES

Le voile se lève peu à peu sur la période achéménide en Asie centrale, qui correspond à l'âge du fer tardif, ou période Yaz III (540-330), même si les vestiges archéologiques restent peu nombreux et leur identification parfois problématique en raison d'une certaine continuité matérielle et politique avec des structures proto-étatiques préexistantes (Lyonnet, 1990). Par ailleurs, des documents écrits en araméen en provenance de Bactriane et récemment

Les satrapies orientales de l'empire achéménide au IV<sup>e</sup> siècle

publiés se sont ajoutés au corpus toujours plus large sur les activités politiques et économiques des Achéménides dans l'est (Naveh et Shaked, 2012). Parmi les sites majeurs, on citera bien sûr Bactres et son oasis (Besenval et Marquis, 2008), Takht-i Sangin (Pitschikjan, 1992) ou encore Ai Khanoum et sa plaine (Francfort et Lecomte, 2002 ; Francfort, 2005), mais également Kandahar, en Arachosie, où un fragment de tablette élamite a été découvert (Helms, 1997, plus généralement Fussman, 2010). Le trésor de l'Oxus, dont nous rappellerons les incertitudes entourant son lieu précis de découverte mais que l'on peut situer autour de l'embouchure du Kafirnigan, contenait un nombre important d'objets achéménides dont on ne peut exclure que certains aient été produits localement (Curtis, 2004 et 2012). Néanmoins, l'image d'ensemble reste pour l'heure floue et incomplète, soit en raison du manque de données archéologiques, soit par la faiblesse qualitative des vestiges de cette période, voire des deux.

De même, et malgré le contrôle exercé par les Achéménides sur l'Inde du Nord-Ouest, l'absence de toute trace d'architecture palatiale ou d'art de type perse dans les sites de la période fouillés dans la vallée de l'Indus, comme Bhir Mound à Taxila ou Charsadda à proximité de Peshawar, a longtemps déconcerté archéologues et historiens de l'art. Plusieurs campagnes de fouilles ont été organisées à Charsadda depuis 1882 (Coningham et Ali, 2007) : aucune de ces opérations archéologiques n'a révélé d'éléments architecturaux caractéristiques dans les couches d'occupation datées de la période achéménide. De même, le plan urbain de Bhir Mound se caractérise par des rues étroites, des quartiers résidentiels aux formes irrégulières. De manière générale, cette ville ne livre que peu d'indices d'une quelconque planification urbaine : la majorité des rues semblent désorganisées en comparaison des cités grecques et villes perses de la même époque, suggérant un certain degré d'autonomie et d'identité culturelle locale dans les provinces orientales (voir le plan de Bhir Mound dans Marshall, 1951). Dieter Schlingloff résume bien la situation :

Sur le site de Bhir Mound, le plus ancien établissement humain de Taxila, la fouille d'environ 12 000 m<sup>2</sup> a révélé l'exact opposé d'une installation soigneusement planifiée. Le plan urbain se caractérise par des rues tordues et des allées se terminant fréquemment en culs-de-sac devant des habitations. L'agencement des rues est tout aussi désordonné que celui des maisons, et il est souvent impossible de déterminer là où une habitation s'arrête et où l'autre commence. (Schlingloff, 2013)

### **Taxila, une ville millénaire au carrefour des routes indo-asiatiques**

Le site de Taxila, Takṣaśilā en sanskrit, identifié dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et fouillé de 1913 à 1934 par l'archéologue britannique John Marshall (Marshall, 1951), s'étend sur quatre emplacements distincts : Bhir Mound, Sirkap, Sirsukh et les monuments associés au Dharmarājikā Stūpa. Les trois premiers correspondent à différentes périodes d'occupation de la ville : achéménide et maurya (VI<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles) ; indo-grecque, indo-scythe et indo-parthe (II<sup>e</sup> siècle-I<sup>er</sup> siècle de notre ère) ; kouchane et leurs successeurs (I<sup>er</sup>-V<sup>e</sup> siècles de notre ère). Bhir Mound se distingue par son plan irrégulier et un développement urbain chaotique, Sirkap comporte une acropole et suit les canons grecs d'un plan en damier (ou hippodamien) établi dans les collines à des fins de défense, Sirsukh s'inscrit dans un parallélogramme situé *a contrario* dans la plaine. Le dernier emplacement se caractérise par un large stūpa central de 50 mètres de diamètre, entouré de nombreux monastères, stūpas et chapelles.

Taxila a réservé aux fouilleurs un nombre important de découvertes essentielles, telles des inscriptions sur plaques en argent ou en cuivre (CKI 46 et 60, voir Baums, 2012), ou encore des centaines de trésors monétaires totalisant environ 12 000 monnaies. Taxila a elle-même abrité un ou plusieurs ateliers monétaires à l'activité prolifique au cours des siècles : il est ainsi possible d'attribuer à cette ville des émissions maurya, indo-grecques, indo-scythes, indo-parthes et très probablement kouchanes. L'exceptionnelle longévité de la ville s'explique par sa position privilégiée le long de l'Indus, au cœur du Gandhara, mais surtout par sa situation au carrefour des trois grandes routes commerciales de l'époque : de Pataliputra à l'Arachosie en suivant la « route royale », de la Bactriane à Taxila en passant par Puṣkalāvati, et enfin du Cachemire à la vallée de Harīpur par la vallée de Srinagar.

Cette ancienne capitale est évoquée à de multiples reprises dans des sources d'origines diverses : par Arrien, car Alexandre le Grand y séjourne en 326 ; dans les textes indiens, dont le *Rāmāyaṇa* et le *Mahābhārata* ; et enfin par les pèlerins chinois Faxian et Xuanzang, qui visitèrent le sous-continent indien respectivement aux V<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles de notre ère. Le Dharmarājika Stupa est réputé avoir été construit par Aśoka (274-232) lui-même, qui porte l'empire maurya à son apogée territorial sur la quasi-totalité de l'Inde actuelle. De manière plus globale, la vallée de Taxila reste sans doute la région la plus exploitée archéologiquement parlant de toute l'Asie du Sud, ayant également servi d'atelier-école dans les années 1940 sous la direction de Mortimer Wheeler, père de la méthode de fouille par quadrillage qui porte son nom (Petrie, 2013).

Situé dans la région de Bannu (Khyber Pakhtunkhwa), à environ 250 kilomètres au sud-ouest de Taxila, le site archéologique d'Akra s'étend sur une surface conservée d'environ 80 hectares (Khan *et alii*, 2000, Magee *et alii*,



2005). Entamées en 1995, les fouilles ont été interrompues en 2001 en raison du contexte global du pays. Ainsi, bien que partiellement fouillé, le site révèle néanmoins une céramique aux formes comparables à celle trouvée dans les couches achéménides de Persépolis et Pasargades, ou encore de Suse, et datée d'entre 600 et 300, c'est-à-dire de l'annexion de ces territoires par le Grand Roi. Parmi cette céramique, on retiendra en particulier des bols-tulipes (anglais *tulip bowls*) typiquement iraniens, également découverts à Charsadda. En ce qui concerne les découvertes monétaires, une pièce de type monnaie à poinçons multiples (*punch-marked coins*) pourrait également faire remonter la chronologie du site au IV<sup>e</sup> siècle (Cribb, 2002). Les données livrées par ce site ont conduit les fouilleurs à conclure que cette ville devait non seulement être la capitale de la région de Bannu, mais que celle-ci correspondrait à la Sattagydie mentionnée par Hérodote comme située à proximité du Gandhara (Hérodote, III, 91). Les Sattagydiens forment, avec les Gandhariens, les Dadiques et les Aparytes, le septième nome fixé par Darius I<sup>er</sup> afin de payer un tribut de 170 talents au Grand Roi.

De manière générale, la recherche de la présence achéménide s'est focalisée sur la présence ou l'absence d'un monnayage correspondant à la période, ou d'une influence venue de l'ouest dans l'architecture. Plusieurs auteurs ont remis en question avec raison cette approche, qui n'apporte somme toute que peu d'information sur la politique achéménide et les réactions locales à celle-ci (Petrie et Magee, 2012). Il semble que les Achéménides aient adopté une politique spécifique pour les satrapies extrême-orientales, à savoir l'existence de rois locaux vassaux plutôt que de satrapes nommés par le pouvoir central. Cette situation est mise en évidence par l'arrivée d'Alexandre dans ces régions : la terminologie utilisée par Arrien (V, 20, 6, « ὑπαρχοι »), bien qu'elle contienne une notion de subordination, désigne dans ce contexte des rois à part entière (Bosworth, 1995). Cette administration « à degrés » se serait maintenue dans le temps en raison de l'absence de rivaux sur la frontière orientale et de rébellion parmi ces peuples (Petrie et Magee, 2012). Dans ce domaine, nombre de problématiques restent ouvertes face au manque criant de données matérielles au sens large.

### 3. LA POLITIQUE MONÉTAIRE PERSE ET LES MONNAYAGES LOCAUX

L'« autonomie » mise en évidence par les centres urbains des satrapies perses du sud de l'Hindou Kouch peut également être observée à travers leur politique monétaire. Dans le monde achéménide, les créséides d'argent et d'or (10,70 g) furent le premier monnayage royal à partir du milieu du VI<sup>e</sup> siècle, aux types des protomés affrontées de lion et de taureau. À partir

du règne de Darius I<sup>er</sup>, la monnaie par excellence frappée par le Grand Roi est la darique d'or (8,40 g), qui tire son nom du souverain éponyme, avec au droit le roi couronné et représenté en archer ; les monnaies en argent au même type sont appelées sicles (5,50 g), qui valent un vingtième de darique (Le Rider, 2001). Néanmoins, durant les VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, les chouettes athéniennes constituent la monnaie internationale typique, à tel point qu'elles circulent plus largement que les sicles d'argent dans l'empire achéménide, où elles sont également abondamment imitées en Égypte et au Levant (Briant, 1996 ; van Alfen, 2011 ; lire également sur ce sujet le très important chapitre de D. Schlumberger, « L'argent grec dans l'empire achéménide », Curiel et Schlumberger, 1953).

Alors que ces deux dénominations ont cours légal dans tout l'empire, les régions situées au nord de l'Hindou Kouch ne connaissent pas, au moment de l'arrivée d'Alexandre, l'usage de la monnaie signée et frappée : le troc, le paiement en nature, le métal pesé constituent alors la base des moyens de paiement (Le Rider, 2003). Les dariques et sicles qui y ont été découvertes n'ont pas été considérées comme des frappes locales, bien qu'il soit fort possible que certains exemplaires aient pu être émis plus tardivement par les colons macédoniens et grecs à la suite du passage d'Alexandre (Bordeaux, 2020 *pace* Bopearachchi, 1999). Il s'agit en particulier de doubles dariques aux monogrammes ΣΤΑ ΜΝΑ ΦΛ, ΦΑ, ΦΛ,  et Φ . Ces monogrammes sont directement liés aux imitations de chouettes athéniennes et aux monnaies au nom de Sôphytos frappées en Bactriane, sur lesquelles nous reviendrons. De l'autre côté de l'Hindou Kouch, la question de savoir quand furent frappées les toutes premières monnaies dans les régions septentrionales de l'Inde du Nord-Ouest a fait couler beaucoup d'encre. À la suite de la découverte d'un trésor monétaire sur le site de Bhir Mound à Taxila en 1924, composé de 1 167 barres ou lingots incurvés (*bent-bars*), les numismates sont arrivés à la conclusion que ce type de monnaie devait être considéré comme les premières frappes de la région (Marshall, 1951). John Allan (Allan, 1936) et H. C. Walsh (Walsh, 1951) ont daté l'enfouissement de ce trésor du V<sup>e</sup> ou du IV<sup>e</sup> siècle, en se fondant sur trois monnaies étrangères qui en faisaient partie. La présence de deux monnaies d'Alexandre le Grand et d'une troisième de Philippe III Arrhidée (323-317), en excellent état comparées aux sicles, qui montrent de fortes traces d'usure, permet de soutenir la datation proposée.

Il a déjà été démontré ailleurs par O. Bopearachchi que ces monnaies ont largement circulé dans les régions de culture indienne que sont les Paropamisades et le Gandhara, où de très nombreux exemplaires ont été découverts, en particulier dans des trésors tel celui de Mir Zakah (Bopearachchi, 1999 et 2017). De plus, ces *bent-bars* sont similaires à celles qui auraient été utilisées par le souverain indien Omphis (connu plus tard sous le nom de Taxilès), prince de Taxila pour payer tribut à Alexandre le Grand et le convaincre de

ne pas détruire son royaume. Quinte-Curce (I<sup>er</sup> siècle de notre ère) note qu'au printemps 327, alors qu'Alexandre se dirige vers Taxila, Omphis informe le Conquérant par messager qu'il est prêt à lui remettre son domaine. Alexandre, qui apprécie l'attitude du roi indien, le confirme dans ses position, titres et fonctions (Quinte-Curce, VIII, 12, 4-14). Nous apprenons plus loin que Taxilès offre 80 talents d'argent frappé :

Après avoir, pendant trois jours, traité Alexandre avec toutes les largesses de l'hospitalité, le quatrième, il lui fit voir ce qu'il avait fourni de blé aux troupes sous les ordres d'Héphestion, offrit de plus au roi, ainsi qu'à ses courtisans, des couronnes d'or, et, en outre, quatre-vingts talents d'argent monnayé. Alexandre, sensible à une telle générosité, lui remit tous ses présents, en y ajoutant mille talents tirés du butin qu'il traînait à sa suite, une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent [...]. (Quinte-Curce VIII, 12, 15-16)

L'*argentum signatum* auquel fait référence Quinte-Curce se composait très certainement de barres ou lingots incurvés mentionnés plus haut.

Parallèlement à ces frappes, il existe des monnaies circulaires appelées « monnaies d'une espèce nouvelle » par D. Schlumberger, frappées avec des coins ou des poinçons, et qui ont été notamment découvertes dans les deux importants trésors de Tchaman-i Hazouri (à proximité de Kaboul) en 1933 (Curiel et Schlumberger, 1953) et Shaikhan Dehri (dans l'ancienne Puṣkal-āvatī) en 2007 (Bopearachchi, 2017a). Ces monnaies suivent l'étalon achéménide du sicle d'argent (5,50 g), avec des dénominations simples et doubles (11 g). Il a depuis été démontré que les monnaies circulaires frappées au V<sup>e</sup> siècle avec des coins ont précédé celles poinçonnées émises au IV<sup>e</sup> siècle, elles-mêmes antérieures aux barres ou lingots incurvés (Bopearachchi et ur Rahman, 1995). Suivant l'opinion de D. Schlumberger, l'origine de ces monnaies « ne [serait] pas à chercher au-delà de l'Indus, mais dans les provinces orientales de l'empire achéménide » (Curiel et Schlumberger, 1953). Des flans monétaires vierges permettent également de préciser les techniques de fabrication de ces derniers, par versement ou découpe, mais surtout, la présence de quatre lingots d'argent pesant approximativement 72 sicles d'argent démontre que les techniques de fonte et de purification de l'argent étaient déjà maîtrisées par les Indiens au V<sup>e</sup> siècle. Des analyses métrologiques menées par le laboratoire IRAMAT d'Orléans sur des monnaies, flans vierges et lingots du trésor de Shaikhan Dehri ont mis en évidence un taux d'argent oscillant entre 90 et 92 %, et donc incompatible avec les frappes achéménides, dont le taux d'argent oscille entre 97 et 98 %, démontrant une origine locale pour ces objets (Bopearachchi, 2017a).

L'étude de ces différentes monnaies, des flans monétaires vierges et des lingots d'argent nous amène aux conclusions suivantes : ces nombreuses

dénominations constituent les premières monnaies frappées en Inde du Nord-Ouest alors que ces territoires étaient sous la protection du Grand Roi. O. Bopearachchi a ainsi proposé de réévaluer la datation de ces « monnaies d'une espèce nouvelle » en les situant au V<sup>e</sup> siècle, en raison de la présence dans le trésor de Shaikhan Dehri d'un tétradrachme athénien que l'on peut dater de 520, donnant ainsi un *terminus post quem*. De nombreuses dénominations de barres incurvées ont été découvertes : double sicle (11 g), sicle (5,50 g), demi-sicle (2,75-2,80 g), quart de sicle (1,40 g), sixième de sicle (0,90 g), huitième de sicle (0,70 g), douzième de sicle (0,27 g), jusqu'au quatorzième de sicle (0,13 g) (Bopearachchi, 1999). Le total de ces petites dénominations en circulation devait certainement être numériquement très conséquent, étant donné que le premier trésor de Mir Zakah en a livré pas moins de 560 exemplaires (Curiel et Schlumberger, 1953). Le second trésor de Mir Zakah, illégalement fouillé durant l'hiver 1992-1993, contenait environ 500 000 monnaies et plusieurs milliers de barres incurvées parmi celles-ci (voir Bopearachchi, 2011b). Des centaines d'exemplaires ont également été découverts à travers tout le Pakistan : 79 exemplaires ont notamment été découverts dans le trésor de Bhir Mound de 1924 (Marshall, 1951). La conclusion qui s'impose est qu'il existait, bien avant l'arrivée d'Alexandre le Grand, un système de production monétaire bien organisé et prolifique dans les régions du sud de l'Hindou Kouch (Agut et Bordeaux, 2025).

Malgré un ensemble d'indices relativement faible et des sources écrites peu prolixes, la présence achéménide en Inde du Nord-Ouest est bien mise en évidence non seulement par la place occupée par les peuples indiens chez les Perses, mais également par les vestiges matériels. L'espace extrême-oriental de l'empire apparaît certes comme conservant une personnalité propre, comme le démontre les politiques monétaires adoptées ou encore l'autonomie politique partielle dont ces satrapies jouissaient, mais ces conditions sont cependant à considérer à la lumière de l'important tribut versé par les Indiens et de leur contribution à l'armée impériale. L'attitude du Grand Roi est dans ce cas un bel exemple de *realpolitik* : il était sans doute clair pour les Achéménides qu'ils tireraient bien meilleur parti en termes de revenus et de sécurité de régions lointaines et allochtones par un système d'administration indirect. Ce modèle ne sera d'ailleurs pas sans conséquences sur les successeurs des Perses.

## II. L'INDE ET LES GRECS ET MACÉDONIENS : L'ANABASE D'ALEXANDRE LE GRAND

### 1. DIONYSOS, PRÉCURSEUR D'ALEXANDRE

L'Inde n'est pas un territoire absent de la mythologie grecque, étant tout particulièrement lié à la figure de Dionysos. Ce dernier, afin de prouver qu'il est digne de figurer parmi les dieux de l'Olympe, est envoyé par Zeus son père avec pour mission de soumettre les Indiens à sa loi, ce qu'il accomplit au bout de sept années grâce à une armée de ménades, satyres, silènes et autres bacchants. Cet épisode est notamment raconté dans les chants XIII à XL des *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis (voir Lévêque, 1995, pour les références à cette expédition chez d'autres auteurs : Arrien, Diodore, Polyen, Strabon). C'est également en Inde que Dionysos enseigne l'art de planter la vigne et de recueillir le vin. À la suite de cet exploit, Dionysos retourne à Thèbes, laisse libre cours à sa vengeance envers Penthée, son cousin, et le souverain de la ville qui s'était opposé à son culte, et finit par affirmer son essence divine : le retour de Dionysos d'Inde nous est narré dans la tragédie *Les Bacchantes* d'Euripide.

Par extension, Dionysos devient de ce fait l'un des symboles de l'Inde. Bien qu'il soit moins populaire dans l'Orient hellénistique qu'Héraclès, également crédité d'une invasion de l'Inde quinze générations après celle de Dionysos (Arrien, VIII, 9, 10), et que ce territoire sera souvent plutôt évoqué par un scalp d'éléphant (ce motif sera particulièrement en vogue chez les souverains gréco-bactriens et indo-grecs, en particulier chez Démétrios I<sup>er</sup>, Lysias, et Démétrios III), Dionysos sera néanmoins représenté à plusieurs reprises sur les monnaies frappées soit par des souverains revendiquant la conquête réelle ou symbolique de l'Inde, soit par des rois hellénistiques régnant en territoires indiens. Nous citerons ainsi les tétradrachmes commémoratifs frappés à partir de 305 par Séleucos I<sup>er</sup> (305-281) à Suse et présentant au droit un portrait idéalisé du roi coiffé d'un casque attique à paragnatides tapissé d'une peau de faon ou de panthère évoquant Dionysos. Certains auteurs ont voulu voir dans ce portrait un Alexandre divinisé (Hadley, 1974 ; *contra* ce dernier Bernard, Pinault et Rougemont, 2004 ; Capdetrey, 2007). Chez les Indo-Grecs, la tête de Dionysos et une panthère figurent respectivement au droit et au revers de monnaies de nickel et de bronze frappées par Agathocle et Pantaléon (180-176), qui héritèrent des Paropamisades de Démétrios I<sup>er</sup> (190-180) et conquièrent le Gandhara et le Panjab occidental (Boppearachchi, 1991).

Dionysos, dieu de la vigne et du vin, mais également de la passion et de l'ivresse, présente par ailleurs de nombreux traits communs avec le dieu

indien Śiva : dieux des montagnes, ils possèdent des suivants dansants et extatiques et sont tous deux associés à la panthère, cette dernière étant le *vāhana* (la monture) de Pārvaī et l'habit traditionnel de Dionysos (Lévêque, 1995). Nous ne trancherons cependant pas ici le débat houleux sur l'équivalence voire l'origine commune de ces deux divinités, thèse notamment défendue par B. Sergent (2016), mais vivement critiquée par ailleurs (Swennen, 2017). Quels que soient les liens historiques et mythologiques communs entretenus ou non par ces deux divinités, l'aspect mythique de la conquête de l'Inde par Dionysos demeure un thème essentiel dans la pensée hellénistique : les conquêtes indiennes d'Alexandre font explicitement écho à son divin précurseur (Bopearachchi, 2011) ; l'Alexandre de Plutarque suit les pas de Dionysos (*Sur la fortune d'Alexandre*, I, 10). Ainsi, lorsque le Conquérant passe par la ville de Nysa, située entre la Cophès (Kaboul) et l'Indus, les habitants lui racontent que la ville fut fondée par Dionysos, à qui sacrifiera Alexandre sur le mont Méros (Arrien, V, 1 et 2 ; l'auteur exprime cependant des doutes prudents sur la véracité de cette légende).

Cette vision de l'Inde mystique et extraordinaire a sensiblement varié selon les auteurs et leur chronologie (Muckensturm-Pouille, 2010). Chez Hérodote et Ctésias, c'est-à-dire aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, l'Inde est un territoire en lien avec diverses légendes, dont l'une fameuse est celle des fourmis chercheuses d'or, dont la taille varierait entre un renard et un chien (Hérodote, III, 102 ; cette anecdote est reprise dans Arrien, V, 4, 3). Chez ces deux auteurs, les informations les plus fantaisistes côtoient celles présentant une certaine crédibilité. La description que donne Strabon de l'Inde se fonde sur des témoignages de Grecs et Macédoniens s'étant véritablement rendus sur place, et son exposé n'en est que plus crédible : ainsi, l'auteur critique sévèrement le mythe des conquêtes indiennes de Dionysos et ceux donnant du crédit à cette apologie d'Alexandre (Strabon, XV, 1, 7). De même, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, Arrien nous livre des données topographiques précises, dont il apprécie la valeur en tant qu'ancien commandant militaire, tout en cédant à la tentation d'enjoliver parfois un récit qu'il souhaite vivant (Muckensturm-Pouille, 2015).

## 2. LES CONDITIONS POLITIQUES ET SOCIALES LORS DE L'INVASION D'ALEXANDRE LE GRAND

La conquête par Alexandre des satrapies orientales de l'empire perse (Bactriane, Sogdiane, Paropamisades, Arachosie, Drangiane, Gandhara et Inde) entre 329 et 326 modifia profondément la carte géopolitique de cette région, avec d'importantes conséquences sur le long terme. Le conquérant macédonien s'avance jusque dans la vallée de l'Indus, au Pakistan actuel, dans sa

tentative de conquête de l'empire achéménide dans sa totalité (voir Rapin et Grenet, 2018). Les conquêtes d'Alexandre le Grand dans l'empire perse, qui commencèrent en 334 pour s'achever quatre ans plus tard avec la défaite de Darius III, le propulsèrent à la tête d'un vaste empire. Après avoir atteint les limites des satrapies orientales perses, déterminé à ne laisser aucun ennemi derrière lui, il écrasa les tentatives de rébellion des satrapes d'Arie, de Drangiane et d'Arachosie, puis il franchit l'Hindou Kouch et pénétra en Bactriane et en Sogdiane, en traversant l'Oxus. Une fois ces deux dernières satrapies annexées à l'empire macédonien, Alexandre laissa des garnisons dans les villes principales afin de maintenir le système politique hérité des Perses, avec un satrape nommé par le roi (voir Holt, 1993 et 2005 ; Rapin, 2017).

Alexandre passe deux années complètes en Inde, entre le moment où il quitte la Bactriane par le sud, franchissant l'Hindou Kouch à la fin du printemps 327 pour rejoindre à l'automne Alexandrie du Caucase (Bégram-Kapisi), fondée deux ans plus tôt, et continuer vers l'Inde, avant de traverser l'Indus et d'atteindre Taxila au printemps 326, où il jouit de l'hospitalité du roi local (Arrien, IV, 22, 3 ; IV, 22, 6). Alexandre remporte une victoire décisive contre le roi Pôros en mai de la même année (Holt, 2003) : favorablement impressionné par la personnalité de ce dernier, Alexandre lui confia non seulement la satrapie, comprenant son royaume, mais également les territoires situés entre l'Hydaspe (la Jhelum) et l'Asécinès (la Chenab) (Arrien, V, 15-18). À la suite de cette victoire, Alexandre fait frapper des décadrachmes dit « de Pôros », dont les caractéristiques (étalon, lieu de frappe, chronologie) ont donné lieu à plusieurs débats (Le Rider, 2003). Alexandre se mit alors en route vers l'Hyphase (la Beas) et entra dans le royaume de Phégélas. Néanmoins, exténuée par une expédition qui lui paraissait sans fin, l'armée d'Alexandre refusa d'aller plus loin et le Conquérant est contraint de faire demi-tour à l'automne alors qu'il se trouve sur les rives de l'Hyphase (Arrien, V, 27-28). Descendant la vallée de l'Indus par la voie maritime tandis que deux colonnes de son armée l'accompagnent sur chaque rive, Alexandre n'abandonne pas pour autant ses projets de conquête : il mène ainsi campagne contre les Oxydraques et les Malles et remporte une bataille contre ces derniers sur les rives de l'Hydraôtès (la Ravi). Il commet toutefois l'erreur funeste de faire mettre à mort des brahmanes lors de sa conquête des royaumes de Sambos et de Mousikanos, ce qui y déclenche une violente révolte réprimée dans le sang par Alexandre, soulignant la mécompréhension des Grecs et Macédoniens envers les membres de cette caste (Arrien, 2002, « Alexandre, les ascètes et les brahmanes »).

Alexandre et son armée rejoignent finalement l'embouchure de l'Indus et Patala au printemps 325 (Arrien, VI, 1-20), puis commencent le long et pénible retour vers Babylone, où l'empereur meurt le 10 juin 323. Après sa

mort, l'immense empire d'Alexandre est divisé entre plusieurs de ses généraux et compagnons de route. Lysimaque, l'un des Diadoques les plus émérites, reçoit la Thrace et l'Euxin voisin, puis construit progressivement un grand empire s'étendant sur la majorité de la mer Noire et de l'Asie Mineure ; l'Euxin est le nom archaïque de la mer Noire, dérivé du grec Pont-Euxin (Billows, 1990 ; Lund, 1992). En 305, Séleucos I<sup>er</sup>, qui fut incontestablement l'un des meilleurs généraux et successeurs d'Alexandre, se proclame roi et fonde sa nouvelle capitale à Séleucie du Tigre (Sherwin-White et Kuhrt, 1993 ; Chankowski et Duyrat, 2004). Il devient également roi de la plupart des satrapies de l'ancien empire achéménide, comprenant la Syrie, la Mésopotamie, la Perse et la Chorasmie. Les satrapies de Parthie, d'Arie, de Bactriane et de Sogdiane passent théoriquement sous domination séleucide. En 281, juste avant sa mort, Séleucos I<sup>er</sup> défait Lysimaque à Kouroupedion et devient gouverneur de Babylonic.

### 3. LES TRACES DU PASSAGE D'ALEXANDRE EN INDE

Comme nous venons de le voir, Alexandre ne fait presque que passer en Inde, même si le temps qu'il passe en Asie centrale et en Inde entre 330 et 325 représente près de la moitié de son périple total. Ce rapport s'explique principalement par les très fortes résistances opposées par les peuples d'Asie centrale à l'avancée des armées macédoniennes. Dans ces conditions, il est sans doute illusoire de chercher les traces du Conquérant lui-même (Martinez-Sève, 2012). Pourtant, les récits détaillés de l'anabase, la politique de fondation de villes, les Alexandries, ainsi que les nombreux colons grecs et macédoniens laissés derrière lui donnent un certain nombre de pistes afin de mieux comprendre l'influence qu'a eu l'hellénisme par la suite.

En ce qui concerne le trajet suivi par Alexandre après son arrivée dans la vallée de Kaboul, les sources écrites (parmi d'autres auteurs, on pensera volontiers à Strabon et Pline l'Ancien au I<sup>er</sup> siècle de notre ère et à Arrien au II<sup>e</sup> siècle de notre ère) sont suffisamment claires et précises pour le restituer relativement clairement. Par comparaison, l'itinéraire suivi par Alexandre au nord de l'Hindou Kouch est sensiblement plus complexe, en raison d'un relief beaucoup plus accidenté et d'indications géographiques pas toujours claires. Les fondations d'Alexandre sont rarement établies sur des sites sans occupation préalable ou sans territoire déjà mis en valeur (Martinez-Sève, 2012 ; Cohen, 2013). Ces Alexandries sont presque toutes situées en Asie centrale, mais nous ne mentionnerons que celles fondées en Inde. Elles servent de lieux de contrôle économique et militaire du fait de leur localisation au carrefour des principales routes de circulation.

En premier lieu, Alexandrie d'Arachosie : cette ville est aussi appelée Alexandropolis par Isidore de Charax (*Stations Parthes*, 19 ; Schoff, 1914) et Alexandrie par Claude Ptolémée (VI, 20, 4). L'Arachosie ne fait pas partie de ce que les historiens antiques appellent l'Inde. Pour Strabon – et Ératosthène – cette région appartient à l'Ariane, qui « regroupe l'actuel Afghanistan, la partie occidentale du Pakistan et la partie orientale de l'Iran » (Strabon, 2016 ; voir aussi Strabon, XV, 2, 8). Chez Arrien, elle est associée aux « Indiens des montagnes » (Arrien, III, 8, 4). Elle communique néanmoins directement et activement avec la vallée de l'Indus par les cols de Bolan et de Mulla et n'est pas exempte de culture indienne ; de fait, l'Arachosie est reconnue comme possession indienne dès 303 lors de la signature du traité entre Séleucos et Candragupta (Bernard, Pinault et Rougemont, 2004). Lorsque les Grecs s'y installent, il existe déjà une occupation plus ancienne, et les fouilles révèlent une restructuration des fortifications à l'époque hellénistique ainsi que l'existence d'un téménos, c'est-à-dire un espace sacré constituant un sanctuaire (McNicoll et Ball, 1996 ; Helms, 1997).

Alexandrie du Caucase est identifiée par la grande majorité des historiens à la moderne Bégram, également appelée localement Kāpisi au II<sup>e</sup> siècle. G. M. Cohen précise à son propos qu'

Alexandrie du Caucase était probablement située au sud de l'Hindou Kouch dans la région entre les villes de Charikar et de Bégram et la confluence des rivières Ghorband et Panjshir. La localisation exacte n'a cependant jamais été identifiée. (Cohen, 2013)

Cette ville, fondée à l'hiver 330-329, est revisitée en 327 par Alexandre, qui y laisse plusieurs milliers de soldats supplémentaires, principalement des vétérans et des soldats impropres au service. Malgré la richesse des découvertes liées à la période kouchane, les fouilles n'ont pas révélé de vestiges clairement antérieurs au I<sup>er</sup> siècle de notre ère (Fraser, 1996). Le rempart de la citadelle de Bordj-i Abdallah pourrait cependant remonter au III<sup>e</sup> siècle (Bernard, 1982), voire à Alexandre : cette hypothèse s'appuie sur la présence de « briques carrées typiques de l'architecture hellénistique en Asie Centrale » et d'un agencement orthogonal d'une partie du palais qui pourrait soutenir l'hypothèse de la présence d'une construction chronologiquement antérieure (Rapin, 1992). Rappelons enfin que Bégram a été fouillée de 1936 à 1946 par la Délégation archéologique française en Afghanistan (Morris, 2017).

Les deux villes d'Alexandrie Nicée et d'Alexandrie Bucéphale présentent l'intéressante caractéristique d'être extrêmement proches : la première fondation commémore la victoire sur Pôros, tandis que la seconde rappelle le souvenir de Bucéphale, le cheval d'Alexandre, mort peu après la bataille. Toutes deux se situent sur les rives de l'Hydaspe, mais aucune trace n'en a été

retrouvée, alimentant le débat sur leur localisation précise. Aurel Stein et W. W. Tarn ont proposé Jalalpur (Sharif) comme candidat possible (Tarn, 1938 ; Cohen, 2013), mais aucune fouille n'a été menée sur le site, et Fraser se demande si les vestiges n'ont pas disparu en raison de la mousson et des changements répétés du cours de la Jhelum (Fraser, 1996). Alexandrie Bucéphale est également citée dans le *Périple de la mer Érythrée*, 47 (Casson, 1989). Enfin, l'une des dernières fondations d'Alexandre est l'Alexandrie des Orites, au nord-ouest de la Patalène, c'est-à-dire à l'embouchure de l'Indus. Cette ville devait servir d'emporium destiné à l'exportation des denrées rares indiennes. Néanmoins, la ville ancienne n'a pas non plus été découverte. Aurel Stein a proposé de situer cette fondation à ou près de Bela, au Pakistan, hypothèse retenue par Fraser (Fraser, 1996). Précisons que nous laissons volontairement de côté dans cette liste les Alexandries sur l'Hyphase et sur l'Indus, celles-ci n'étant pas retenues par Fraser dans sa liste des Alexandries probables.

#### 4. LA POLITIQUE MONÉTAIRE D'ALEXANDRE

Alexandre n'ouvre d'ateliers monétaires ni en Asie centrale ni en Inde ; d'après G. Le Rider, il ne semble pas y avoir de volonté du Conquérant de monétiser les Hautes Satrapies, bien que, dès 333-332, la frappe de tétradrachmes à son nom et types commence à Tarse (Le Rider, 2003 ; Le Rider et de Callataÿ, 2006). Le troc, les paiements en nature et l'utilisation du métal pesé tiennent lieu de monnaie. Il faut de plus prendre en compte le numéraire accumulé (en particulier des dariques d'or) pour payer les soldats. De fait, avant 323, aucun alexandre n'est frappé à l'est du Tigre. Lors de son passage en Asie centrale et en Inde, il est plus probable qu'Alexandre ait utilisé un monnayage hétéroclite qui se composait de dariques d'or et de sicles d'argent accumulées au cours de saisies des richesses perses proverbiallement abondantes, de tétradrachmes athéniens et pseudo-athéniens frappés depuis Athènes jusqu'à la côte du Levant, et dans une moindre mesure d'alexandres émis en Macédoine, en Cilicie et en Phénicie, ainsi que de diverses autres pièces reflétant le trajet suivi par Alexandre. Dans un monde où l'usage de la monnaie ne s'était pas encore imposé, la présence de colons gréco-macédoniens fait radicalement évoluer la situation, avec la frappe d'imitations de chouettes athéniennes dès 330/323-320 en Bactriane (Bordeaux, 2021).

### **Le médaillon en or d'Alexandre, un objet unique et débattu**

Le trésor de Mir Zakah, découvert à l'hiver 1992-1993 à la frontière afghano-pakistanaise, contenait environ 200 kg d'objets en or et en argent, ainsi qu'entre 450 000 et 550 000 monnaies. Parmi celles-ci fut découverte une frappe exceptionnelle : un médaillon en or anépigraphé aux types Alexandre coiffé d'un scalp d'éléphant au droit et un éléphant marchant à droite au revers. Cet objet se trouve actuellement dans une collection particulière. Du fait de son iconographie, de sa rareté et de sa qualité, ce médaillon a fait l'objet de nombreuses publications, tant de vulgarisation (Bopearachchi et Flandrin, 2005) que scientifiques (Holt et Bopearachchi, 2011), et a entraîné un vif débat parmi les spécialistes sur son authenticité.

En frappant le médaillon d'or arborant son propre portrait en héros coiffé du scalp d'un éléphant symbolisant l'Inde, Alexandre voulait montrer qu'il n'était nul autre que Zeus lui-même. Les cornes de Zeus-Ammon et l'égide de Zeus évoquent sans aucune ambiguïté possible cette affirmation. En mai 326, l'armée grecque franchit la rivière Hydaspe, lourdement défendue, lors d'une violente tempête : bien qu'Alexandre n'ait pas personnellement affronté le roi indien Pôros en duel, les décadrachmes d'argent commémorant la bataille le montrent en train d'attaquer le roi indien qui bat en retraite (Le Rider, 2003). Il s'agit de la dernière bataille majeure d'Alexandre le Grand, et l'une de ses plus grandes. Les médaillons d'or et d'argent furent frappés afin de commémorer sa victoire sur l'armée indienne.

Hormis le scalp d'éléphant porté par le Conquérant et l'éléphant au revers sur les médaillons d'or, l'Inde est symbolisée sur deux autres séries frappées simultanément représentant un archer indien barbu et un auriage monté sur un quadriges (Le Rider, 2003, pl. 8, n<sup>os</sup> 9 et 10). Cet archer indien nous rappelle la description donnée par Néarque, le chroniqueur crétois qui accompagna Alexandre en Inde et qui remarqua que les archers devaient poser au sol leur arc, qui était aussi grand qu'eux, afin de le stabiliser à l'aide du pied gauche. Ces archers tiraient des flèches de près de trois coudées de longueur, auxquelles nul bouclier ou armure ne résistaient (Arrien, VIII, 16, 6-7).

Ce médaillon a été publié pour la première fois en 2005 (Bopearachchi et Flandrin, 2005). Son authenticité a été parfois remise en cause, et une table-ronde a été organisée afin de vérifier la validité de ces objections (Holt et Bopearachchi, 2011). Deux articles ont été récemment publiés afin de contester l'authenticité de cet objet (Bracey, 2011 ; de Callatay, 2013), mais le premier n'est pas un expert du monnayage d'Alexandre le Grand, tandis que le second ne fait que résumer les arguments émis par ses prédécesseurs. L'importance de ce médaillon a été mise en évidence par des experts de ce domaine (Briant, 2010 ; Boardman, 2015), avec Frank Holt et Andrew Stewart. Il est important de noter que, contrairement aux experts ayant accepté l'authenticité du médaillon, ceux rejetant cette possibilité ne l'ont jamais personnellement examinée, malgré de nombreuses invitations à le faire.

Nous avons dit qu'Alexandre avait rendu son royaume à Pôros à la suite de l'impression positive que ce dernier lui avait laissée, avant de continuer sa marche vers le sud. Il semble qu'avant sa mort Alexandre ait recréé la satrapie du Gandhara et en ait confié la direction à Peithon (Arrien, VI, 15, 4). Dans les années qui suivirent la mort du Conquérant, malgré une tentative d'exode massif des colons grecs qui fut réprimée dans le sang, les dirigeants macédoniens ont apparemment réussi à garder ces territoires sous leur contrôle, à l'exception de la vallée de l'Indus, qui leur échappe rapidement. Le régent Perdicas confirme rapidement dans ses fonctions Philippe comme satrape de Bactriane-Sogdiane, et Sibyrtios en Arachosie-Gédrosie. En 321, Philippe est nommé satrape de Parthie, remplacé par Stasanor de Soles en Bactriane (Mendoza Sanahuja, 2017 ; Stoyanov, 2018).

Les expéditions indiennes d'Alexandre le Grand contribuent grandement à rapprocher ces régions du monde occidental hellénistique et, dans une certaine mesure, à les y intégrer. Le passage du Conquérant s'inscrit globalement dans la continuité de ses prédécesseurs, le système centralisé de nomination des satrapes étant un héritage direct des Achéménides, mais il s'en démarque toutefois sensiblement, notamment par une politique soutenue de colonisation de ces régions. La présence numériquement significative de Macédoniens et de Grecs dans les satrapies extrême-orientales contribue à profondément transformer le paysage urbain, social et économique de l'Asie centrale et de l'Inde du Nord-Ouest. Le passage d'Alexandre prépare ainsi le chemin pour la mise en place de la future administration séleucide, elle-même en partie hérité des Achéménides.

### III. L'ASIE CENTRALE ET L'INDE DU NORD-OUEST À LA FIN DU IV<sup>e</sup> SIÈCLE

#### 1. LES MONNAYAGES PRÉ-SÉLEUCIDES ET SÉLEUCIDES DE BACTRIANE

Depuis plusieurs années, de nombreuses monnaies frappées par un dynaste du nom de Sôphytos ont été découvertes (Bordeaux, 2021). Ces monnaies sont étroitement liées aux imitations de chouettes athéniennes, que nous avons mentionnées plus haut, dont elles reprennent plusieurs caractéristiques : le double système de poids, l'iconographie, les monogrammes. Les nombreuses dénominations utilisées (tétradrachmes, didrachmes, drachmes, hémidrachmes, dioboles, oboles) démontrent non seulement le haut niveau de technicité de ces monnaies, mais surtout leur finalité en tant que monnayage

international et local. Sôphytos fut sans doute l'un de ces nombreux rebelles qui profitèrent des troubles politiques qui suivirent la mort d'Alexandre le Grand. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, l'histoire des Grecs en Asie centrale est avant tout celle de rebelles, d'usurpateurs et d'assassins. Diodote, fondateur du royaume gréco-bactrien, était un rebelle. Euthydème I<sup>er</sup> affirma à Antiochos III qu'il avait fait exécuter ceux qui s'étaient rebellés contre l'empire séleucide (Polybe, XI, 34, 1-2). Eucratide I<sup>er</sup>, un usurpateur, est assassiné par son propre fils, qu'il avait associé au trône. Ce dernier, loin de cacher son crime, le revendique publiquement, assurant qu'il avait tué « non un parent, mais un ennemi public ». Il fit alors passer son chariot dans le sang du souverain assassiné, et ordonne que son corps soit laissé sans sépulture (Justin, XLI, 6, 5).

La proximité entre les étalons utilisés pour certaines monnaies de Sôphytos et celui des monnaies à poinçons multiples (ou *kārṣāpaṇa*) frappées par l'empire maurya, tous les deux d'environ 3,50 g, a fait conclure certains auteurs à une influence indienne sur les monnayages grecs de Bactriane (Jan-sari, 2019). Ces monnaies ont été retrouvées en abondance non seulement en Inde du Nord-Ouest, où elles furent émises, mais également au nord de l'Hindou Kouch, et en particulier dans le premier trésor d'Ai Khanoum avec plusieurs centaines d'exemplaires découverts (Audouin et Bernard, 1973 ; Bernard, 1985). Il faut également prendre en compte les monnaies qui n'ont pas été découvertes, mais qui sont mentionnées dans les inscriptions économiques de la trésorerie du palais hellénistique : les lettres grecques AM – lorsqu'elles sont lisibles – sont systématiquement indiquées en regard des dépôts, soit un total de 10 000 *κασπιανα*, équivalent en grec du terme indien *kārṣāpaṇa* désignant ces monnaies poinçonnées (Rapin, 1992). Toutefois, cent cinquante ans séparent les monnaies de Sôphytos et ces dépôts monétaires, dont le plus ancien date de 149. Il n'est donc *a priori* pas à exclure que cet étalon indien ait pu influencer les voisins des Maurya. Cependant, étant donné la maîtrise de l'outil monétaire démontrée par les colons grecs de Bactriane et leur forte identité culturelle, cette hypothèse apparaît peu crédible. De plus, rien ne prouve que ces monnaies circulèrent en Bactriane achéménide avant l'arrivée d'Alexandre le Grand. Si Paul Bernard a bien démontré que l'Arachosie pouvait être économiquement rattachée aux Paropamisades et à la vallée de l'Indus – c'est-à-dire à l'empire maurya – au IV<sup>e</sup> siècle (Bernard, Pinault et Rougemont, 2004), il n'est pas actuellement possible d'en dire autant pour les régions situées au nord de l'Hindou Kouch.

La composition du trésor d'Aqtcha, découvert en 2002 à proximité de Bactres, a amené O. Boppearachchi à considérer Sôphytos comme un roi à part entière (Boppearachchi, 2005). Ce trésor, qui devait se composer de 48 monnaies, a été découvert lors d'une opération de déminage, non loin d'un site archéologique. Une monnaie d'or unique et plusieurs autres en

argent au nom de Sôphytos étaient associées à des imitations de chouettes athéniennes, en plus d'autres séries (Bopearachchi, 1996 et 2005). En 2005 était également publié un tétradrachme, alors unique, provenant de ce trésor et arborant au droit le portrait casqué de Sôphytos, mais présentant une très forte ressemblance avec la tête casquée d'Athéna représentée sur les imitations de chouettes athéniennes. Cependant, si l'on examine plus attentivement le type au droit, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'Athéna, mais bien du visage d'un homme aux traits forts et à la pomme d'Adam saillante. Précisons néanmoins que l'authenticité du statère au nom de Sôphytos en question a été remise en cause (de Callatay, 2013). Nous n'adhérons pas aux arguments soutenus par ce dernier en rapport avec la position de la légende, préférant laisser le bénéfice de l'innovation aux graveurs grecs et macédoniens vivant en Bactriane. Néanmoins, étant donné la nature unique de cette monnaie, il convient de la traiter avec prudence.

Comme cela avait été allégué par O. Bopearachchi, Sôphytos a ainsi tenté de s'identifier à Athéna, déesse de la sagesse et de l'intelligence, fille de Zeus et née en armes de la tête de ce dernier. Les monnaies sur lesquelles figurent Athéna coiffée d'un casque attique au droit et une chouette au revers, frappées à l'origine à Athènes, servirent ainsi de modèle au monnayage au nom de Sôphytos. Ce tétradrachme n'est désormais plus unique, deux autres exemplaires ayant fait leur apparition dans un nouveau trésor composé de plusieurs centaines de monnaies trouvé en 2017 au nord de l'Afghanistan. Selon une source digne de confiance, ce trésor pourrait être composé de plus de 600 monnaies d'argent : la majorité d'entre elles sont d'ores et déjà apparues dans les catalogues de vente et autres collections particulières. Le monnayage de Sôphytos se décline désormais en frappes d'or, d'argent, de bronze et de plomb. À deux exceptions près, ces monnaies ont toutes été découvertes au nord de l'Hindou Kouch, et plus précisément dans la vallée de l'Oxus.

À partir de 294, Antiochos I<sup>er</sup> (281-261), fils de Séleucos I<sup>er</sup>, est nommé coregent dans la partie orientale du royaume, et Séleucos I<sup>er</sup> ouvre ou reprend à Bactres l'atelier de Sôphytos pour y frapper des monnaies d'or et d'argent : les premières présentent une tête d'Apollon ou d'Athéna casquée au droit et Artémis ou Niké au revers ; les secondes portent au droit une tête de Zeus barbue et auréole et au revers une Athéna en armes dans un bige tiré par deux éléphants (Houghton et Lorber, 2002). Les premières émissions d'argent d'Antiochos I<sup>er</sup> furent des alexandres frappés à Antioche, bientôt remplacés par une nouvelle série avec le portrait du roi au droit et la divinité titulaire des Séleucides, Apollon, assis sur l'omphalos au revers. Ce type de revers, le plus communément utilisé, devint l'équivalent des armes de toute la dynastie séleucide, et ne disparaîtra en Bactriane qu'avec l'indépendance au milieu du III<sup>e</sup> siècle.

Bactres commença donc à jouer un rôle majeur en tant qu'atelier monétaire dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Les monogrammes associés à cet atelier et utilisés par les Séleucides sont principalement  $\text{⊕}$  et ses variantes, ainsi que  $\text{⊗}$  et  $\text{⊙}$ . Il existe une certaine controverse sur la localisation de l'atelier principal de Bactriane, avec Bactres et Ai Khanoum comme candidats principaux. Précisons toutefois que l'hypothèse de l'attribution de l'atelier principal à Ai Khanoum n'est soutenue que par une seule personne, et que de nombreux travaux ont répondu aux arguments avancés (Bopearachchi, 1999 et 2004 ; Lecuyot et Rapin, 2000 ; voir enfin le commentaire de Paul Bernard dans Rougemont, 2012). On peut ainsi raisonnablement affirmer que Bactres concentra la majorité de la production monétaire de l'époque. De plus, Paul Bernard a très justement évoqué la possibilité d'une production décentralisée du monnayage de bronze (Bernard, 1985), laquelle serait d'une part logique étant donnée l'étendue du territoire et la faible valeur intrinsèque de ces monnaies, et d'autre part renforcée par les découvertes archéologiques dans la région qui suggèrent l'existence de plusieurs ateliers (voir en particulier Atakhodjaev, 2013).

## 2. LA FONDATION DE L'EMPIRE MAURYA ET LE TRAITÉ DE 303

À la suite de la mort prématurée d'Alexandre en juin 323, son immense empire est divisé entre ses généraux et autres satrapes locaux lors du partage de Babylone (Capdetrey, 2007). Sibyrtios hérite de l'Arachosie et de la Gédrosie, qu'il dirigeait depuis 325 (Arrien, VI, 27, 1), Oxyartès, des Paropamisades, dont il était satrape depuis 326 (Arrien, VI, 15, 3), Taxilès, du royaume de Taxila (c'est-à-dire le Gandhara), et Pôros, de la région actuelle du Panjab, tous les deux ayant été confirmés dans leurs fonctions par Alexandre en 326 lors de ses campagnes indiennes (Arrien, V, 8, 2 et VI, 2, 1). Enfin Peithon, fils d'Agénor, de l'Inde et de la Patalène (Arrien, VI, 15, 4) : ce dernier est plus précisément responsable des territoires situés entre la confluence de l'Indus et de l'Asécinès et la mer, comprenant les régions côtières indiennes. Ce premier partage reflète bien l'importance prise par les rois locaux et leur rôle dans le contrôle de ces régions : ces dynastes sont ainsi sous le régime d'une administration indirecte, laquelle leur permet de conserver une autonomie interne plus ou moins importante tout en assurant une transition souple entre le monde hellénisé (ou en cours d'hellénisation) et le monde indien. Deux ans plus tard, ces attributions sont confirmées lors du partage de Triparadisos (Will, 1979). Par la suite, Pôros est remplacé par Eudamos à une date indéterminée entre 321 et 316.

Nos connaissances sont particulièrement lacunaires sur la période précédant immédiatement la conquête – mal connue également – de ces satrapies indiennes par Candragupta vers 316. Séleucos I<sup>er</sup> devient satrape de Babylone en 321, mais en est chassé en 315 par Antigone le Borgne : il se met dès lors en campagne pour s'approprier la Susiane et ses richesses et retourne à Babylone en 312 pour finalement s'imposer sur l'ensemble du plateau iranien après la paix de 311, qui met un terme à la première coalition contre Antigone (Capdetrey, 2007). Dès lors, Antigone étant occupé à l'ouest, Séleucos I<sup>er</sup> se lance dans une grande expédition vers les Hautes Satrapies et l'Inde, inquiet non seulement de la loyauté de ces territoires, mais également de l'expansionnisme de l'empire maurya à ses frontières orientales (*ibid.*). De manière plus générale, les territoires situés à l'est de la Médie et de la Perse se caractérisent par une grande instabilité, et cette *imitatio Alexandri* inaugure de fait une longue période de réorganisation de provinces de l'Iran oriental.

La conquête de ces satrapies orientales ne semble pas avoir posé de problème particulier à Séleucos I<sup>er</sup>, face à des satrapes sans doute soulagés de préserver une part d'autonomie tout en s'assurant la protection du roi séleucide. En revanche, le déroulement du conflit entre ce dernier et l'empereur maurya Candragupta ne nous est pas connu. On ne peut cependant qu'exclure que ce dernier opérait déjà à l'ouest de l'Indus, voire jusqu'en Arachosie et en Gédrosie, dès les années 310 (Wheatley, 2009). En 303, lors de la signature du traité de paix, Séleucos I<sup>er</sup> accepte de céder les satrapies du sud de l'Hindou Kouch et d'y reconnaître officiellement l'autorité de l'empire maurya en échange de cinq cents éléphants de guerre (Strabon, XV, 2, 9). Les pertes territoriales pour le royaume séleucide sont réelles, mais concernent surtout des régions très récemment conquises par Alexandre et qui n'étaient que peu ou pas contrôlées par Séleucos I<sup>er</sup>. *A contrario*, ce dernier s'assure par ce traité la reconnaissance et la fidélité des colons gréco-macédoniens établis en Bactriane et en Sogdiane.

La vallée de l'Indus échappe ainsi au contrôle macédonien, et les territoires situés au sud de l'Hindou Kouch, incluant le Gandhara, entrent dans l'empire maurya nouvellement fondé par Candragupta. À ce moment, Taxilès et Pôros, successeurs d'Alexandre le Grand dans le Panjab, avaient disparu de la scène, favorisant l'émergence d'une nouvelle figure contrôlant une grande partie du nord de l'Inde, y compris le Sind, le Kathiawar et le Gujarat. Les souverains mauryas restèrent en bons termes avec leurs voisins hellénistiques. Mégasthène (vers 350-290), un Grec d'Arachosie, résida à la cour de Pataliputra durant un temps remarquablement long en tant qu'ambassadeur séleucide envoyé par Séleucos I<sup>er</sup> (Bernard, 1985), ou peut-être par le satrape d'Arachosie Sybirtios (Roller, 2016). Le successeur de Candragupta, Bindusāra (vers 300-275), resta en contact avec les monarchies

hellénistiques d'Égypte et de Syrie et tenta en vain de conquérir les royaumes situés au sud du sous-continent indien.

Le statut de l'Arachosie sous l'empire maurya a été débattu entre interprétations « minimaliste » et « maximaliste » du texte de Strabon, qui se fonde sur les détails qu'en donne Ératosthène : les partisans de la première défendent l'idée que l'Arachosie ne fut rattachée à l'empire maurya que dans un second temps, au cours du III<sup>e</sup> siècle, tandis que les seconds considèrent que le géographe avait une conception plus macro-géographique des régions qu'il décrit, et donc que les nouvelles possessions maurya comprenaient les régions orientales du plateau iranien (Bernard, Pinault et Rougemont, 2004). Cette dernière hypothèse est renforcée par la découverte à Kandahar de la traduction en grec des édits d'Asoka (Rougemont, 2012), démontrant clairement l'importance jouée par les communautés hellénistiques, lesquelles ont par ailleurs maintenu l'usage de leur langue. Dès lors, il semble que l'Arachosie a eu un statut de province vassale, voire de région-tampon, mais ayant conservé son administration grecque, elle-même héritée des Séleucides (Bernard, 1985 ; Wheatley, 2009).

Les relations entre les Séleucides et les Maurya ne s'arrêtent cependant pas à ce traité, qui est d'ailleurs renouvelé un siècle plus tard entre Antiochos III (223-187) et Sophagasénos (Subhāgasena). Entretemps, on peut notamment citer la demande de Bindusāra auprès d'Antiochos II de lui faire envoyer un sophiste, démontrant un certain goût pour la culture grecque (Athénée de Naucratis XIV, 652f-653a ; Bindusāra est appelé « Amitrochatès », soit « destructeur des ennemis », une de ses épithètes). Sur le plan commercial, les Séleucides tiraient clairement des profits conséquents de leurs liens privilégiés avec le monde indien : parmi les ressources de luxe importées, on trouve notamment des épices et des parfums. De leur côté, les Maurya ont sans doute progressivement adopté des pratiques hellénistiques, telle celle consistant à publier des édits (Falk, 2006a ; Wieschöfer, 2016).

## CONCLUSION

Entre le VI<sup>e</sup> et le début du III<sup>e</sup> siècle, l'Inde du Nord-Ouest se retrouve au cœur de conflits entre plusieurs empires, en faisant l'objet d'un intérêt certain du fait de son statut de frontière orientale du monde connu pour les Grecs. Fortement liées à l'Asie centrale, les régions du sud de l'Hindou Kouch forment également un territoire particulièrement attractif en termes de richesses naturelles et de carrefour commercial et culturel entre les mondes occidental et oriental. Si les Achéménides semblent s'être contentés d'une

politique de coopération avec les élites locales indiennes, les Grecs voient les choses d'une manière tout à fait différente, même s'ils font parfois preuve de pragmatisme. Les satrapies du nord et du sud de l'Hindou Kouch sont principalement administrées par des Macédoniens et des Grecs ; les cas contraires, s'ils existent, restent des exceptions. Les Séleucides perpétuent eux-mêmes ce système dans les Hautes Satrapies.

Les expéditions d'Alexandre le Grand ouvrent ainsi une période très particulière de l'histoire de l'Inde du Nord-Ouest : à travers la présence significative et politiquement influente de colons dans les territoires hellénisés et indiens, c'est toute la culture hellénistique qui va progressivement infuser dans ces régions, que ce soit sur le plan matériel, intellectuel ou encore architectural. Du côté indien, l'empire maurya s'affirme comme une entité politique capable de rivaliser avec les Grecs, et joue également un rôle de stabilisateur de la frontière sud-est du royaume. Dès lors, le processus de territorialisation de ces espaces lointains entre dans une nouvelle phase, par une attention accrue de la part du pouvoir central, qui prépare la montée en puissance des futurs royaumes gréco-bactrien et indo-grec.